St-Jean-de-Luz/Ciboure

Repas dansant

Le CCAS de Ciboure organise un repas dansant à la tour de Bordagain le jeudi 27 novembre à midi. Dernières inscriptions au 05 59 47 92 87.

LE PIÉTON

S'est demandé si Vinci n'est pas en train de construire le nouveau mur de Berlin du côté de l'entrée d'autoroute Saint-Jean-de-Luz Sud. À moins que cet équipement impressionnant ne soit tout simplement une protection antibruit. Dans ce cas, baptisons le « mur anti-lamentations ».

AGENDA

AUJOURD'HUI

SOS Barboteuse. Braderie jeux et jouets. Vvente et location de vêtements enfants et grossesse, layette, jouets et matériel de puériculture, impasse des Écoles. Ouvert de 9 h à 12 h et après-midi.

Entre le cuir et les clous

HÉRITAGES Après avoir fait leurs armes ailleurs, Sophie et Stéphanie ont changé de vie pour intégrer la Maison Laffargue, l'emblématique maroquinerie luzienne de leur famille

SÉRIE Être l'héritier d'un savoir-faire, d'un nom, d'un patrimoine : est-ce une chance ou un poids ? Contrainte, évidence, passion : dans quel état d'esprit poursuivent-ils l'aventure familiale ? Chaque semaine, rencontre avec les descendants des familles d'ici pour tenter de le comprendre.

Stéphanie et Sophie Laffargue, dans les coulisses de la boutique. PHOTO R. G.

RAPHAËLLE GOURIN
r.gourin@sudouest.fr

Sophie et Stéphanie Laffargue filent vers le fond des coulisses, entre les machines à les travailleurs à l'œuvre sur les peaux aux pigments éclatants. Derrière la vitrine de la rue Gambetta, les présentoirs chics fleurant le cuir, les boiseries patinées de la Maison Laffargue, difficile d'imaginer que se cache encore, là, près de 125 ans après sa création, l'outil de fabrication de l'emblématique maroquinerie luzienne.

Les deux sœurs ont la trentaine. Elles ont changé de vie et quitté la capitale pour s'investir dans l'entreprise familiale. Sophie a pris la fonction de présidente en janvier, Stéphanie celle de directrice générale en juillet.

« Pour la vie »

Filles de Pierre, le plus jeune des cinq fils de l'artiste Jean-Baptiste Laffargue (lire par ailleurs), elles ont grandi à Paris, « mais on passait absolument toutes nos vacances ici, on a baigné dans cette culture », insistent-elles. Entre sacs, portefeuilles ou ceintures faits main. Entre cuir et clous. Ces fameux clous décoratifs rivés un à un, devenus la marque de fabrique maison.

Comme leurs oncles, leurs cousins et leur cousine, elles ont galopé enfants au cœur de cet univers de luxe artisanal. Les maroquiniers maison y façonnent depuis des décennies ces beaux objets utiles, classiques, solides, estampillés « pour la vie », de ceux que l'on offre à une jeune luzienne pour sa communion, son succès au bac ou ses vingt printemps. Sophie et Stéphanie n'étaient pourtant pas vraiment « programmées » pour une carrière au sein du fief Laffargue luzien.

« Ça faisait partie des possibles, mais ce n'était pas du tout écrit. On ne s'est jamais dit : "on fera ça plus tard" », disent-elles. Il n'empêche, leurs études respectives en école de commerce d'abord, leurs expériences professionnelles ensuite, les y ont conduites, pas à pas, comme une évidence.

« Un poids sur les épaules »

Sophie a choisi de se spécialiser dans le marketing du luxe, est passée par Vuitton, ou encore Longchamp. Des connexions évidentes avec le savoir-faire Laffargue. Y travailler, « je savais que j'adorerais, tout en me disant que si ça devait se faire ça se ferait », confie la jeune femme.

Sa sœur Stéphanie, a opté pour le secteur de la banque et des assurances, fait ses armes dans le conseil en stratégie pendant huit ans. Participer à l'épopée familiale, « j'avais ça dans un coin de ma tête, dit-elle, mais je voulais arriver, si tel était le cas, en étant légitime. Il fallait que nos expériences puissent servir à l'entreprise, que nous puissions apporter un regard extérieur. »

De quoi donner le vertige

Finalement, « ça s'est fait de façon naturelle. Notre envie a correspondu aux besoins du moment. Dans une période de stagnation, le conseil d'administration nous a nommées pour développer l'entreprise ». Conforter les bases, puis grandir, augmenter le volume des productions, « monter en gamme », « se renouveler sans révolutionner », ouvrir un nouvel atelier : autant de défis à relever.

De quoi donner un peu le vertige. La pression est là, elles ne le nient pas. Elles ont « l'habitude », ont été formées pour la gérer, mais cette fois la dimension affective entre en jeu. « On a un lourd poids sur les épaules. C'est quand même l'entreprise transmise de génération en génération, et là, on doit lui faire prendre un tournant important. C'est à la fois stressant encore plus motivant. »

125 ANS D'HISTOIRE

Joseph Daniel Laffargue, fils de sellier et compagnon du devoir créé en 1890 une boutique et un atelier de maroquinerie dans le centre de Saint-Jean-de-Luz. Avec Augustine originaire d'Irissary, le Landais a deux fils : Léon, qui s'occupe plutôt de la gestion et Jean-Baptiste le créatif et artiste touche-à-tout de la famille, aussi doué pour dessiner des articles de maroquinerie que des faïences de Sarreguemines ou jouer les caricaturistes. Il se marie avec Suzanne. Ensemble ils auront 5 fils : Daniel décédé en 2004, Jean-Claude, Bernard, André et Pierre. Ce dernier est le père de Sophie et Stéphanie. Bernard a un fils, Vincent, pharmacien. Jean-Claude a eu un fils et une fille, Jean-Michel l'actuel chef d'atelier et responsable de la fabrication et Marie-Sylvie, qui s'occupe notamment de la partie boutique. Tous sont membres du conseil d'administration et actionnaires de cette entreprise résolument familiale.

En quête d'un nouvel atelier

Sophie et Stéphanie Laffargue comptent construire « doucement » mais sûrement la petite révolution qu'elles préparent à la demande du conseil d'administration.

« L'enjeu pour nous aujourd'hui, c'est d'augmenter le volume de la production. Notre offre est inférieure à la demande. Nous cherchons donc dans un rayon de 10 ou 15 kilomètres, un autre atelier. L'idéal serait de trouver 500 m² pour dans un an et demi ou deux ans », pose les deux dirigeantes. La vingtaine de salariés actuelle ne peut en effet guère augmenter la cadence sans que cela soit au détriment de la qualité. Leur objectif à terme est d'arriver « à une trentaine d'employés », or le petit atelier de la rue Gambetta ne peut guère en accueillir plus. Pour cette raison, impossible par exemple de faire de la vente directement en ligne sur le site d'Internet : « Nous ne pourrions pas fournir. » Si leurs projections sont couronnées de succès, cela pourrait devenir possible.

L'enjeu ? Produire plus. PHOTO R. G.